L'ABEILLE.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT.

PAR MULLITT, MAGNE & Cie.

No. 81, Rue Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS:

LUNDI MATIN, 2 AOUT 1841.

POUR GOUVERNEUR

HENRY JOHNSON.

PROGRES DU COMMERCE AMERICAIN.

V.

Dans les articles précédens nous avons retracé les principaux points de l'histoire du commerce des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, d'après les données du *Merchant's Magazine*. Nous venons maintenant reprendre cette exposition et examiner, au moyen de l'appréciation des traits caractéristiques du passé, la position probable que lui réserve l'avenir.

L'histoire du commerce de l'Union se divise naturellement en trois grandes époques: l'époque coloniale, c'est-à-dire tout le temps qui s'est écoulé depuis la colonisation jusqu'à l'indépendance, l'époque guerrière ou militante comprenant tout le temps écoulé entre la guerre de l'indépendance et la pacification générale de 1814, enfin l'époque industrielle proprement dite qui comprend toute la période qui s'est écoulée depuis la paix jusqu'à nos jours.

Quoique diversifié qu'il y ait entre ces trois époques, elles sont cependant dominées par un fait unique, qui seul rend compte du progrès sans cesse ascendant du commerce américain et ce fait c'est l'esprit d'indomptable énergie de notre population. Aussi voit-on cet esprit lutter, et toujours avec succès quoique avec des chances inégales, tantôt contre les lois coloniales, étroites et tyrannique, de la mère-patrie, tantôt contre les décrets de blocus et les confiscations des puissances belligérentes, tantôt contre la concurrence étrangère.

Cet esprit sans doute tient bien moins aux époques qu'au caractère particulier du peuple; mais il n'en est pas moins vrai que, quoqu'on ne puisse attribuer sa cause qu'à un tout autre ordre d'idées, son influence a été et est encore incontestablement toute puissante sur les habitudes des populations soumises à son action.

On sait qu'elles sont les difficultés qui s'opposent à l'extension du commerce des colonies naissantes. Alors même qu'elles seraient portées à consommer beaucoup, elles ne pourraient pas, parce que produisant peu elles manquent de moyens d'échange. Leur activité même est invariablement neutralisée par la règle non moins puissante de la métropole qui veut protéger exclusivement ses produits à elle. Les métropoles disent en général, à leurs colonies: "Vous êtes nées pour nous et vous devez travailler non pas pour vous, mais pour nous, non pas dans votre intérêt, mais dans le nôtre. Abstenez-vous de produire tels ou tels articles, parce que nous les produisons nous-mêmes et que nous voulons vous vendre tout ce dont vous pourrez avoir besoin en ce genre. Voulez-vous trouver pas de balancing par ce que la marine de la métropole doit faire tous vos transports et se réserve toutes les profits de cette branche? en un mot ne faites ce que nous voulons et rien n'est jamais sur notre chemin." Quelle prodigieuse activité et d'énergie n'est-il donc pas fallu pour surmonter tous ces obstacles, pour briser toutes ces entraves, et créer jusqu'au commerce naissant!

La seconde période a été moins difficile à traverser sans cesse cependant elle l'être beaucoup. L'Amérique du Nord, de colonie qu'elle était devenue nation en conquérant son indépendance, à la pointe de son épée. Alors il lui fallait, la lutte finie, réparer les pertes occasionnées par une longue guerre, payer une dette énorme comparativement à ses moyens, relever son industrie ruinée et avec tout cela maintenir son indépendance contre les prétentions opposées de deux puissances riches dont les querelles ont bouleversé le monde pendant un quart de siècle.

Si d'un côté sa position de puissance neutre lui a été favorable en lui donnant pour ainsi dire le monopole du commerce extérieur, elle n'en fut le souvent toujours aux confiscations, aux séquestrations, aux entraves d'un blocus et enfin aux hostilités ouvertes. Et pendant cette seconde période, encore, il n'a fallu rien de moins que l'esprit entreprenant et énergique du peuple Américain pour porter le commerce au degré de prospérité qu'il occupait à la paix.

A partir de 1814 la paix, il est vrai, a rompu toutes les entraves qui embarrassaient la marche du commerce américain, mais elle était aussi par conséquent ouvert la lice du commerce et de l'industrie à toutes les nations. S'il n'y avait plus de blocus ni de confiscations à craindre, il y avait une concurrence immense. Plus de blocus continental: l'Angleterre et la France ont demandé à l'industrie la réalisation des profondes plaies de la guerre et si elles ont continué à lutter c'est dans la voie pacifique du commerce; la Hollande, l'Allemagne, la Suède, l'Italie, la Russie, débarrassées des embarras d'une longue guerre, devaient naturellement encore diriger toute l'activité de leurs populations vers l'industrie. Aussi la concurrence fut-elle étrange, dès lors, sur les lieux les plus éloignés, et on que sur ce dernier terrain encore l'Amérique n'a pas eu besoin de déployer toute son énergie pour lutter avantageusement contre ces nations qui avaient en des précédente favorable, comme l'Angleterre, ou des conditions supérieures de bon marché dans la main d'œuvre, comme la plupart des nations du continent de l'Europe!

Si, d'après ces données, on jette un coup d'œil sur l'avenir, on sera frappé de l'immense développement que promet le commerce Américain. Outre cet esprit d'entreprise, d'activité et d'énergie qui jusqu'à présent a produit de si grands résultats et qui règne encore dans toute sa jeunesse, le sol de l'Union qui s'étend du 30e au 45e degrés de latitude Nord, du Nord au Sud, et de l'Océan Atlantique à l'Océan Pacifique, de l'Est à l'Ouest, sol d'une fertilité peu commune et aptes à produire de tous les genres de cultures et de production, offre pour ainsi dire un champ sans bornes à l'extension graduelle de l'industrie agricole, commerciale et manufacturière. Car, il ne faut pas s'y méprendre, le commerce est intimement lié à la production: un pays qui produit peu ne saurait alimenter un commerce étendu. Or non seulement l'Union produira beaucoup, mais la variété égalera l'importance de ses produits. D'ailleurs nulle puissance au monde ne possède une si grande étendue de côtes ni par conséquent de si grands avantages pour donner le plus grand développement possible au commerce maritime. Et lorsque sa population poussée de l'Est à l'Ouest par l'instinct de sa mission civilisatrice, après avoir traversé les montagnes rocheuses, atteindra les rives de l'Océan Pacifique, l'Union Américaine touchera pour ainsi dire à l'Europe et à l'Inde, et réunira constamment comme dans un centre immense de production, de consommation et d'entrepôt, les richesses de la terre.

Le bruit courait ces jours passés que la fièvre jaune régnait en ville. C'est une erreur et autrefois. Nous savons d'une manière positive que, hier encore, il n'y avait eu aucun cas de cette maladie à l'hopital de charité. Il paraît cependant qu'il y a eu en ville quelques cas bien constatés et même quelques uns qui ont été mortels; mais on sait que, même pendant les années les plus salubres, il y a eu des cas isolés de fièvre jaune.

Ces observations n'ont point pour but d'inspirer à ceux qui sont exposés aux atteintes de cette maladie une sécurité qui pourrait leur devenir funeste, mais seulement de constater que l'épidémie ne règne pas en ville.

COUR CRIMINELLE.

James H. Buel, trouvé coupable de vol avec effraction pendant la nuit, a été amené à la Cour criminelle pour entendre sa sentence. Buel a été condamné à 5 ans de détention à Baton Rouge et aux frais du procès.

Jack Wilson trouvé coupable de vol, a été condamné à un an de la même peine.

James Scott, Henry Vanckant Abraham Meyers, condamné pour vol chacun à 3 ans d'emprisonnement à la geôle de paroisse.

Joseph Sylva, Bog. Savare, l. d. e. Il condamné à chacun à 1 an d'emprisonnement pour être venus dans l'état contrairement à la loi.

Lawrence Como convaincu d'avoir frappé sa femme avec intention de la tuer, a été condamné à deux ans d'emprisonnement à la geôle de paroisse.

Monsieur le Rédacteur,

Je viens de lire dans l'Abeille du 31 juillet, que le nommé John Matie, était mort hier d'une attaque d'apoplexie dans les bains de la rue Conti, tenus par moi, et bonne tant malade depuis le Vendredi, et croyait avoir une courbature, en sortant des bains de lesquel il n'était resté que 20 minutes, il s'est senti trop faible pour marcher, et n'ayant donné son adresse, son aubergiste chez le quel j'ai envoyé est venu le chercher; après l'avoir fait monter en voiture, il s'est rendu chez son logeur et rien n'est qu'après avoir vu le médecin qu'il est décédé à son domicile. Veuillez faire dans votre prochain No. rectifier cette erreur.

J'ai l'honneur de l'être.

DEPOUILLY & Cie.

Nouvelle Orléans, 30 juillet 1841.

INTERIEUR.

CONGRES.

WASHINGTON, 21 juillet 1841.

BENTON — Sur motion de M. Benton on s'occupe du bill pour amender l'acte concernant le remède du sixième recensement des Etats Unis. Mr. Benton expose que le bill a pour but de prolonger le délai fixé afin d'avoir le temps de recevoir le recensement d'une province de Louisiane et d'un comté du Kentucky dont les retours n'étaient pas encore faits, — ou, manquant à l'appel.

Une discussion relative au procès de M. Gratiot est interrompue par l'ordre du jour qui appelle l'ordonnance du *Bank Bill*.

Mr. Allen propose de faire les actionnaires responsables de toutes les dettes de la Banque. Repoussé par 26 contre 21.

Mr. Allen demande encore que les corporations ne puissent devenir actionnaires. Repoussé par 26 contre 21.

Mr. Walker propose un amendement tendant à prohiber à la Banque de prêter aux corporations. M. Clay s'oppose à cet amendement parce que la Banque a pour principal but de secourir au besoin quelques institutions monétaires alliées à l'ouvrier l'industrie de la circulation. Repoussé par 26 contre 20.

Mr. Calhoun demande que les actions des Etats Unis que la Banque aurait en main puissent être vendues en tout temps moyennant le consentement préalable du Congrès. Repoussé par 26 contre 22.

Mr. Buchanan demande que la Banque ne puisse étendre les avances jusqu'à la dépassant trois fois le montant des dépots et des espèces. Repoussé par 26 contre 22.

Divers autres amendemens proposés par les membres de l'opposition sont repoussés et un retranchement demandé par Mr. Berrien adopté. Ensuite le Bill est rapporté au Sénat et l'impression en est ordonnée.

CHAMBRE DES REPRESENTANS — Après la réception de quelques pétitions la chambre remet en discussion la résolution présentée hier par M. Winthrop au nom du comité de commerce dont voici la teneur: "Résolu qu'un comité de neutralités, deux desquels ne pourront être pris dans un même Etat, soit nommé par l'officier occupant le fauteuil pour siéger dans l'intervalle des deux sessions afin de prendre des renseignemens dans les principaux ports d'importation et d'exportation sur les effets que peut avoir le système actuel de droits de douane et le mode de perception sur les intérêts agricoles, manufacturiers et commerciaux du pays; en outre afin de s'entourer de tous les renseignemens susceptibles d'éclairer le Congrès sur les modifications, dont le tarif est susceptible et faire son rapport à la prochaine session.

Quelques membres pensent que cette résolution n'est qu'un moyen préparatoire pour arriver à une nouvelle tarification des droits d'importation; et M. Warren jette de suite un amendement tendant à consacrer dès à présent le principe du bill de transaction de 1833.

Le rapporteur dit au contraire que le seul but du comité a été de s'entourer de tous les renseignemens possibles afin de pouvoir régulariser en connaissance de cause les dispositions secondaires que le tarif de 1833 laisse à la discrétion du Congrès.

A ce sujet une discussion très vive, quoique portant plus sur les mots que sur le fonds des choses, s'est élevée entre Mr. Wise de la Virginie et M. Nisbet de la Géorgie. Des paroles fort peu bienveillantes ont été échangées et la chambre s'est ajournée sur d'exciter une scène scandaleuse.

Nous devons à l'obligeance du capitaine du steamer A. M. Phillips des journaux de St. Louis jusqu'au 24 et de Vicksburg jusqu'au 28.

Nous trouvons dans le "St. Louis Republican" du 24, quelques nouveaux détails sur l'affaire du vol de la banque de Jacksonville.

C'est le 19 que Mr. H. D. Town, l'employé de la banque, avoua au colonel Mather tous les faits qui avaient rapporté vol. Il avait commencé à détourner de petites sommes peu de temps après son entrée à la banque, il y a trois ans. Venant plus tard à mesure qu'il avancait il augmentait peu à peu la somme de ses soustractions. Dans le principe il avait beaucoup de peine à tromper la surveillance de l'ancien caissier, mais un nouveau ayant été mis en place il a su si bien capterer sa confiance qu'il pouvait à peu près faire tout ce qu'il voulait. Quant aux livres de la banque il les a brûlés pour éviter jusqu'à la possibilité d'une investigation. Il ne pense pas avoir dépensé moins de $4000, mais il prétend n'avoir pas de complices.

Town est surprisonné n'ayant pu obtenir le bail obligé de $8000. On croit cependant qu'il parviendra à le faire minimiser.

COMMISSION AMERICO-MEXICAINE.

La commission mixte chargée d'examiner les réclamations des citoyens des Etats-Unis contre le gouvernement mexicain a terminé ses travaux:

Peter Harmony, New-York	$11,130
J. J. Astor, New-York,	57,661
Boardman & Pope, Boston,	37,861
Hetty Green, Key West,	16,941
Sam. Chew, Philadelphie,	18,291
Smith Thompson, New-Haven,	2,083
Theodore Dwening,	2,450
Francis R. Arnold et autres,	54,088
Ratcliffe Hicks, Rhode Island,	15,452
Richard J. Arnold, do	7,746
J. Nicholson, adminstr. de A. L. Duncan,	109,204
Louis Livingston, exécut. de E. Livingston	45,279
Jno. K. West,	43,652
W. H. Sims,	22,659
	$503,381

Onze réclamations ont été envoyées au tiers arbitre — une seulement a été rejetée; mais un grand nombre ont été écartées ou ajournées, ou parce qu'elles n'étaient pas dans la catégorie de celles qui comprend le traité ou parce qu'elles n'étaient pas accompagnées de documens suffisans.

VARIÉTÉS.

VOYAGE AU CIEL.

Il y avait en 1803, dans la ville d'Altona, capitale du Holstein, un savant que l'on nommait Ludwig Klopstock. Quand je dis savant, je n'exprime point l'opinion générale de ses concitoyens à son égard car ils prétendaient généralement que le pauvre homme ne possédait d'autre et même et n'autre savoir que de porter le grand gibus connu de Klopstock. Son unique titre à l'intérêt, selon eux, consistait à être le neveu du poète de la *Messiade*.

Ludwig justifiait, en apparence, du moins, le peu de cas que l'on faisait de lui. Tout une divinité et revenu, il cherchait les lieux solitaires, passait des heures les yeux levés vers le ciel, n'avait point de moments réglés pour ses repas, et ne savait point gagner un sou par son travail. Il vivait, tant bien que mal, du revenu modique d'une ferme qu'il possédait au village d'Otzenzen, et d'une rente de huit cents livres environ, produit d'un capital placé chez un négociant de cette Fallmail. Du reste, si ses méditations en plein air, ses études de douze heures sans interruption dans le cabinet où il s'enfermait, n'avaient jamais produit le moindre résultat connu. Quand on l'interrogeait sur ce qu'il faisait au milieu de ses instruments de physique et sur ce qu'il voyait à travers un gros télescope établi sur le toit de sa maison, il rougissait, il bégayait, il se déconcertait, et le questionneur s'éloignait en haussant les épaules, bien convaincu que Ludwig n'était qu'un imbécile.

Cette conviction devait plus ensuite encore dans Altona, lorsque un esprit que Ludwig Klopstock allait se montrer. Son mariage, en effet, devait paraître bien singulier, car la jeune fille que le pauvre savant épousait était une orpheline de seize ans, la nièce de son père, laissant abandonnée et sans la moindre ressource.

Malgré le persiflage de tous ceux qui eurent connaissance de son projet, Ludwig le conduisit pas moins à l'autel sa fiancée.

Elba prit la direction du ménage du savant, et bientôt l'ordre et la propreté, qui se trouvaient bannis du logis depuis longtemps, si jamais toutefois ils y étaient entrés, et donnèrent à ce logis désolé un air de fête et de joie.

Ludwig lui même parut dans la ville avec du linge blanc, de bas sans trous et des vêtemens que ne dépassaient point des mystères de tailles de toutes les couleurs. Son teint hâve et sa maigreur livide firent place peu à peu à un embonpoint qui donnait à sa mine de la rusticité et de la gaîté. On le voyait encore, tous les soirs, lire avant dans la nuit, faire de longues promenades dans la campagne; mais au lieu d'errer au hasard, il était guidé, ou plutôt conduit par Elba. Les yeux dirigés vers la terre, tandis que de main tenait les siens levés vers le ciel, elle le soutenait, en quelque sorte, comme les anges dont parle le psaume, et ce que ses pieds ne se blessassent pas aux cailloux du chemin.

Peu à peu, la taille d'Elba s'arrondit, et un matin Ludwig, les yeux mouillés de larmes et le sein près du chevet de sa femme, entendit un petit enfant jeter ce premier cri qui cause tant d'émotion à un cœur paternel. Dès lors, le savant se livra moins exclusivement à la science; il oublia jusqu'à son télescope pour lorgner sur ses genoux le nouveau né; il était avec plus de patience et plus de bonheur, le sourire de la petite créature que s'il se fut agi de surprendre la conjonction mystérieuse de deux étoiles.

Le lait grandit; il était beau comme sa mère, et son large front promettait à Ludwig une puissante intelligence. Dire tout ce qu'il se formait de projets autour du berceau où dormait l'ange blanc, ne saurait s'exprimer. Elba le regardait sans cesse, et Ludwig s'émerveillait dans ses calculs au plus léger cri que l'enfant jetait de sa petite bouche rose. Hélas! une nuit, la respiration de l'enfant s'entrecoupa, son regard s'alluma d'une flamme étrange, ses joues s'empourprèrent. Le croup était là! — Quand le jour se leva, il n'y avait plus sur le sein d'Elba qu'un cadavre.

La pauvre mère pensa mourir elle-même. Mieux eut assurément valu que Dieu réunit dans la même tombe son corps au corps du petit garçon, comme il avait réuni leurs ames au ciel. L'ame d'Elba ne redescendit plus sur la terre. Son corps agissait au hasard, en vain ne proferait que des mots sans suite; elle était idiote.

Les amis de Ludwig l'engagèrent à envoyer sa femme dans un hospice d'aliénés, ou moyennant une modique pension, il se débarrasserait du tracas et du triste spectacle qu'occasionnait dans sa maison la présence d'une folle. A ces conseils, Ludwig s'indigna, et il jurait à soigner l'incurable avec la tendresse et le dévouement qu'elle lui avait témoignés, lorsqu'elle jouissait de sa raison. Il n'y avait plus d'écoles pour le savant; il prodiguait son intelligence, son temps, ses jours, ses nuits, à complaire aux caprices bizarres de la maniaque. On finit par croire que devenait fou lui-même.

Rien ne découragea Ludwig pendant cinq années; rien ne ralentit son dévouement pour Elba. Au bout de ce temps, une nouvelle épreuve vint le frapper. Le négociant de la rue Fallmail, chez lequel il avait placé son capital de huit cents livres de rente, fit banqueroute et s'enfuit. Cet événement laissa Klopstock sans autre ressource que le mince revenu de sa ferme d'Otzenzen. Cela aurait encore suffi, de reste, au savant qui, jusque-là, se soucirait peu de subir des privations: mais ces privations auraient atteint la pauvre Elba; il résolut de se présenter pour obtenir une chaire d'astronomie qui se trouvait précisément vacante au collège d'Altona.

Que l'on se figure ce que dut éprouver d'angoisse, d'ennuis et de dégoûts un jeune homme timide, qui ne sortait jamais de chez lui, qui n'avait que des relations rares et incomplètes avec deux ou trois amis, lorsqu'il fut allé solliciter un emploi, exposer sa demande au bourgmestre et subir les dédains des conseillers. Personne ne prit en considération sa requête, et on lui vouait un professeur de Drontheim. Quand Ludwig apprit cela, il vendit sa petite maison d'Altona et partit pour ne former d'Otzenzen, n'emportant pour ses instrumens de physique et son télescope. Elba le suivit machinalement et sans savoir ce qu'elle faisait. Son ame, vous le savez, était toujours au ciel, près de son enfant.

La ferme de Ludwig s'élevait à Otzenzen près de l'église. De ce côté le découvrait le tombeau de son oncle, qu'il bénissait en lui disant plaint jadis par le grand poète. Ludwig vouvrya son tombeau et mit à cultiver ces terres avec plus d'intelligence et même de

---

PAR LE REGISTER.

COUR DES PREUVES — Attendu que Arthur Thompson a présenté une pétition à la Cour des Preuves demandant la permission de déposer au greffe, (vu la nécessité où se trouve le pétitionnaire de conserver la succession vacante de feu Robert David, décédé intestat) Avis est donné à tous ceux qui ont droit à la succession ci-dessus, que ces pièces seront déposées au greffe de cette Cour, pour les examiner et y faire leurs réclamations pendant le délai de trente jours.

Par ordre de la Cour.

2 août W. F. DUTILLERIE, Registrar des Testamens.

COUR DES PREUVES — Attendu que George Allen a présenté une pétition à la Cour des Preuves dans et pour la paroisse et ville de la Nouvelle-Orléans, à l'effet d'obtenir les lettres de probate et de la succession vacante de feu Robert David, décédé intestat. Avis est par le présent donné à tous ceux qui peuvent y prétendre, d'avoir à déduire sous dix jours, les raisons pour lesquelles elles ne devraient pas être accordées.

Par ordre de la Cour.

2 août W. F. DUTILLERIE, Reg. des Testamens.

EN vertu d'un ordre de la Cour de Probate, à moi adressé par l'honorable O. F. Fuller, Juge de paix de la Nouvelle-Orléans, je vendrai publiquement, le 12 courant 1841, à deux heures P. M. devant la porte de la Bourse de cette ville, les biens, droits et créances de feu Pierre Fleitas.

Le contenu d'un cabinet.

Conditions comptant.

2 août CHAS CLAIBORNE, Marshal.

EN vertu d'un ordre de la Cour de Probate, à moi adressé par l'honorable O. F. Fuller, Juge de paix de la Nouvelle-Orléans, je vendrai publiquement, le 12 courant 1841, à deux heures P. M. devant la porte de la Bourse de cette ville, les biens, droits et créances de feu Pierre Fleitas, consistant en:

Trente-quatre esclaves, savoir: Jean Kelter, Thomas, Joseph, Pierre, Jean, Pierre, Jean, Pierre, Jean